

mais elles n'avaient pour elle aucun autre sens que celui de prouver qu'il était maintenant terriblement loin du monde des vivants.

« A quoi bon parler de moi ! » dit-elle calmement, et elle regarda Natacha. Natacha, sentant sur elle son regard, ne leva pas les yeux. De nouveau tout le monde se tut.

« André, veux-tu... dit tout à coup la princesse Maria d'une voix qui trembla, veux-tu voir le petit Nicolas ? Il parle toujours de toi. »

Le prince André eut pour la première fois un imperceptible sourire, et la princesse Maria qui connaissait si bien son visage comprit avec effroi que ce n'était pas un sourire de joie, de tendresse à la pensée de son fils, mais un sourire de discrète, de douce moquerie à son intention parce qu'elle employait le dernier moyen qui, à son avis, pût le ramener à la vie.

« Oui, je suis très content que le petit Nicolas soit là. Il se porte bien ? »

Lorsqu'on amena au prince André le petit Nicolas qui regarda son père avec frayeur mais ne pleura pas parce que personne ne pleurait, le prince André l'embrassa et ne sut visiblement que lui dire.

Quand on reconduisit l'enfant, la princesse Maria s'approcha encore une fois de son frère, l'embrassa et, incapable de se retenir plus longtemps, se mit à pleurer.

« C'est à cause du petit Nicolas ? » demanda-t-il.

Tout en pleurant, la princesse Maria fit un signe de tête affirmatif.

« Marie, tu sais, l'Evan... » mais il se tut brusquement.

« Que veux-tu dire ? »

— Rien. Il ne faut pas pleurer ici », dit-il en posant sur elle le même regard froid.

Lorsque la princesse Maria s'était mise à pleurer, il avait compris qu'elle pleurerait parce que le petit Nicolas allait perdre son père. Il fit un grand effort sur lui-même et tenta de revenir en arrière dans la vie et de se placer à leur point de vue.

« Oui, cela doit leur faire de la peine ! pensa-t-il. Pourtant, comme c'est simple ! »

« Les oiseaux du ciel ne sèment ni ne moissonnent, mais votre Père les nourrit », se dit-il, et il voulut le dire à la princesse ; « mais non, ils comprendront cela à leur façon, ils ne comprendront pas ! Ils ne peuvent pas le comprendre, comprendre que tous ces sentiments auxquels ils tiennent, toutes ces pensées qui nous paraissent si im-

portantes sont INUTILES. Nous ne pouvons pas nous comprendre ! » et il se tut.

Le jeune fils du prince André avait sept ans. Il savait à peine lire, il n'avait rien appris. Il apprit beaucoup de choses depuis ce jour, acquérant des connaissances, le don d'observation, de l'expérience ; mais s'il avait possédé alors toutes ces qualités acquises par la suite, il n'aurait pu mieux comprendre, plus profondément, toute la signification de la scène dont il avait été témoin entre son père, la princesse Maria et Natacha. Il comprit tout et sans pleurer sortit de la pièce, s'approcha en silence de Natacha qui l'avait suivi, la regarda timidement de ses beaux yeux pensifs ; sa lèvre inférieure rouge et légèrement relevée trembla, il appuya sa tête contre elle et pleura.

A partir de ce jour, il évita Dessales, évita la comtesse qui le cajolait, et soit restait seul, soit s'approchait timidement de la princesse Maria et de Natacha qu'il semblait aimer plus encore que sa tante, et se blottissait doucement et timidement contre elles.

La princesse Maria en sortant de chez le prince André avait pleinement compris tout ce que lui avait dit le visage de Natacha. Elle ne parla plus à Natacha d'un espoir de guérison. Elle se relayait avec elle auprès du divan du prince André et ne pleurait plus, mais ne cessait d'adresser de toute son âme des prières à l'Eternel, à l'Inaccessible dont la présence était si sensible maintenant sur le mourant.

XVI

Le prince André, non seulement savait qu'il allait mourir, mais se sentait mourir, se sentait déjà mort à moitié. Il éprouvait du détachement de toutes choses terrestres et avait le sentiment étrange et joyeux du poids léger de l'existence. Sans hâte et sans inquiétude, il attendait ce qui devait s'accomplir. Cette présence redoutable, éternelle, inconnue et lointaine qu'il n'avait cessé de percevoir au cours de toute sa vie, lui était maintenant proche et — par cette étrange légèreté de l'existence qu'il éprouvait — presque compréhensible et tangible

Autrefois, il redoutait la fin. Il avait éprouvé par deux fois ce sentiment terrible et torturant de peur de la mort, de la fin, et maintenant il ne le comprenait plus.

La première fois, il avait éprouvé ce sentiment alors

que la grenade tournoyait devant lui comme une toupie et qu'il regardait les champs moissonnés, les buissons, le ciel et savait que la mort était devant lui. Depuis qu'il était revenu à lui après sa blessure et que dans son âme, instantanément, s'était épanouie, comme délivrée du poids de la vie qui la retenait, cette fleur de l'amour, éternel, libre, indépendant de cette vie, il n'avait plus eu peur de la mort et n'avait plus pensé à elle.

Dans ces heures de douloureuse solitude et de demi-délire qu'il avait passées après sa blessure, plus il méditait sur ce nouveau principe d'amour éternel qui lui avait été révélé, plus il se détachait sans s'en douter de la vie terrestre. Aimer tout et tous, se sacrifier toujours à l'amour signifiait n'aimer personne, signifiait ne pas vivre de cette vie terrestre. Et plus il se pénétrait de ce principe d'amour, plus il se détachait de la vie et plus complètement il abolissait cette terrible barrière qui, sans l'amour, se dresse entre la vie et la mort. Lorsque, ces premiers temps, il se souvenait qu'il devait mourir, il se disait : eh bien, tant mieux.

Mais après cette nuit à Mitistchi où, dans son demi-délire, avait apparu devant lui celle qu'il appelait de ses vœux et où, pressant sa main sur ses lèvres, il avait pleuré de douces larmes de joie, l'amour pour une femme s'était imperceptiblement glissé dans son cœur et l'avait de nouveau attaché à la vie. Et des pensées joyeuses et tumultueuses lui étaient venues. En évoquant l'instant où, au poste de secours, il avait vu Kouraguine, il ne pouvait plus retrouver le sentiment qu'il avait éprouvé alors : il se tourmentait maintenant de savoir s'il était vivant. Et il n'osait le demander.

Sa maladie suivait son cours normal, mais ce que Natacha appelait CELA s'était produit deux jours avant l'arrivée de la princesse Maria. C'était cette ultime lutte morale entre la vie et la mort, où la mort avait remporté la victoire. C'était la conscience inattendue qu'il tenait encore à la vie qui représentait pour lui son amour pour Natacha, et l'ultime sursaut surmonté d'effroi en face de l'inconnu.

C'était le soir. Comme d'habitude après le dîner, il se trouvait dans un état légèrement fiévreux et ses pensées étaient extrêmement claires. Sonia était assise près de la table. Il s'assoupit. Soudain une sensation de bonheur l'envahit.

« Ah! c'est elle qui est entrée! » pensa-t-il.

En effet, Natacha qui venait d'entrer sans bruit était assise à la place de Sonia.

Depuis qu'elle le soignait, il éprouvait toujours cette sensation physique de sa présence. Elle était assise dans un fauteuil, tournée de profil vers lui, interceptant la lumière de la bougie, et tricotait un bas. (Elle avait appris à tricoter des bas depuis que le prince André lui avait dit un jour que personne ne savait soigner les malades comme les vieilles nounous qui tricotent des bas et que dans ce travail il y avait quelque chose d'apaisant.) Ses doigts minces maniaient vivement les aiguilles qui se heurtaient par moments et il voyait nettement le profil pensif de son visage penché. Elle fit un mouvement, la pelote roula de ses genoux. Elle tressaillit, jeta un coup d'œil vers lui, la main en écran devant la bougie, et d'un mouvement prudent, souple, précis, se pencha, ramassa la pelote et reprit la même position.

Il la regardait sans bouger et voyait qu'après le mouvement qu'elle venait de faire elle avait besoin de reprendre franchement son souffle, mais qu'elle n'osait le faire et respirait avec précaution.

Au monastère de la Trinité, ils avaient parlé du passé et il lui avait dit que s'il vivait, il remercierait éternellement Dieu de sa blessure qui les avait de nouveau réunis; mais depuis lors ils n'avaient plus jamais parlé de l'avenir.

« Cela aurait-il ou non été possible? pensait-il maintenant en la regardant et en écoutant le léger cliquetis des aiguilles. Est-il possible que le destin ne m'ait si étrangement ramené à elle que pour que je meure?... Est-il possible que la vérité de la vie ne m'ait été révélée que pour que je vive dans le mensonge? Je l'aime plus que tout au monde. Mais qu'y puis-je si je l'aime? » se dit-il et soudain il gémit malgré lui, par une habitude que lui avaient donnée ses souffrances.

En l'entendant, Natacha posa son bas, se tourna vers lui et soudain, remarquant ses yeux brillants, elle s'approcha d'un pas léger et se pencha.

« Vous ne dormez pas? »

— Non, il y a longtemps que je vous regarde; je vous ai sentie entrer. Personne comme vous ne me donne ce calme moelleux... cette clarté. J'ai envie de pleurer de joie. »

Natacha se rapprocha encore. Son visage rayonnait d'une joie exaltée.

« Natacha, je vous aime trop. Plus que tout au monde.

— Et moi? » Elle se détourna un instant. « Mais pourquoi trop? dit-elle.

— Pourquoi trop?... Qu'en pensez-vous, que sentez-vous

au fond du cœur, de tout votre cœur, est-ce que je vivrai? Que vous en semble-t-il?

— J'en suis sûre, j'en suis sûre! » cria presque Natacha en lui prenant les deux mains d'un geste passionné. Il garda un instant le silence.

« Comme ce serait bien! » Et prenant sa main, il la baisa.

Natacha était heureuse et émue; et aussitôt elle se souvint que c'était interdit, qu'il avait besoin de calme.

« Mais vous n'avez pas dormi, dit-elle en refoulant sa joie. Tâchez de dormir... je vous en prie. »

Il laissa aller sa main après l'avoir pressée, et elle revint auprès de la bougie et reprit sa première position. Deux fois elle se retourna pour le voir et rencontra ses yeux qui brillaient. Elle se fixa une tâche dans son tricot et se dit qu'elle ne se retournerait plus avant de l'avoir finie.

En effet, bientôt après cela il ferma les yeux et s'endormit. Il ne dormit pas longtemps et soudain se réveilla inquiet, baigné de sueur froide.

En s'endormant il pensait toujours à la même chose à quoi il pensait tout ce temps-là : à la vie et à la mort. Et davantage à la mort. Il s'en sentait plus près.

« L'amour? Qu'est-ce que l'amour? » pensait-il.

« L'amour s'oppose à la mort. L'amour est la vie. Tout, tout ce que je comprends, je ne le comprends que parce que j'aime. Tout est, tout existe seulement parce que j'aime. L'amour seul relie tout. L'amour est Dieu et mourir c'est pour moi, parcelle de l'amour, retourner à la source commune et éternelle. » Ces pensées lui avaient paru consolantes. Mais ce n'étaient que des pensées. Quelle chose leur manquait, elles avaient quelque chose d'unilatéral, d'individuel, de cérébral — il y manquait l'évidence. Et c'était de nouveau la même inquiétude et la même imprécision. Il s'était endormi.

Il rêva qu'il était couché dans la même pièce où il se trouvait dans la réalité, mais au lieu d'être blessé, il était bien portant. Beaucoup de gens divers, insignifiants, indifférents, défilent devant le prince André. Il leur parle, discute avec eux sur un sujet sans importance. Ils se disposent à partir quelque part. Le prince André sent confusément que tout cela est futile, qu'il a d'autres soucis plus importants, mais il continue à tenir en les étonnant des propos creux et spirituels. Peu à peu, imperceptiblement, tous ces personnages commencent à disparaître et tout fait place à une question, celle de la porte à fermer. Il se lève et va à la porte pour la fermer et pousser le verrou.

Aura-t-il ou non le temps de la fermer, tout dépend de cela. Il va, il se hâte, mais ses jambes n'avancent pas et il sait qu'il n'aura pas le temps de fermer la porte, mais il tend pourtant douloureusement toutes ses forces. Et une peur torturante l'étreint. Et cette peur est la peur de la mort : derrière la porte se tient CELA. Mais tandis qu'il rampe vers la porte, gauchement et sans force, ce quelque chose d'horrible, pesant déjà de l'autre côté, va l'enfoncer. Ce quelque chose d'inhumain — la mort — enfonce la porte, et il faut l'en empêcher. Il saisit la porte, tend ses dernières forces — on ne peut plus la fermer — au moins pour la retenir; mais ses efforts sont faibles, maladroits, et sous la pression de la chose horrible la porte s'ouvre et se referme.

Une fois encore, cela pèse de l'autre côté. Ses ultimes efforts surhumains sont vains, et les deux battants s'ouvrent sans bruit. CELA est entré et c'est la MORT. Et le prince André meurt.

Mais à l'instant même où il mourut, le prince André se souvint qu'il dormait, et à l'instant même où il mourut, il fit un effort sur lui-même et se réveilla.

« Oui, c'était la mort. Je suis mort — je me suis réveillé. Oui, la mort est un réveil. » Soudain son âme s'éclaira et le voile qui jusqu'alors avait masqué l'inconnu se leva devant son regard spirituel. Il sentit comme la libération de la force jusque-là enchaînée en lui et cette étrange légèreté qui dès lors ne le quitta plus.

Lorsqu'il revint à lui, baigné de sueur froide, il remua sur le divan. Natacha s'approcha et lui demanda ce qu'il avait. Il ne lui répondit pas et sans la comprendre posa sur elle un regard étrange.

C'était là ce qui lui était arrivé deux jours avant l'arrivée de la princesse Maria. C'est aussi à partir de ce jour-là, comme le disait le médecin, que sa fièvre épuisante prit une mauvaise tournure, mais ce que disait le médecin n'intéressait pas Natacha : elle voyait ces terribles symptômes moraux, plus certains pour elle.

A partir de ce jour commença pour le prince André, en même temps que l'évasion de son rêve, l'évasion de la vie. Et par rapport à la durée de la vie, cela ne lui semblait pas plus lent que l'évasion du sommeil par rapport à la durée du rêve.

Il n'y avait rien de redoutable ni de brutal dans cette évasion relativement lente.

Ses derniers jours et ses dernières heures se passèrent normalement et simplement.

La princesse Maria et Natacha qui ne le quittaient pas

le sentaient toutes deux. Elles ne pleuraient pas, ne tremblaient pas, et les derniers temps, le sentant elles-mêmes, ce n'est plus lui qu'elles soignaient (il n'était plus, il les avait quittées) mais son souvenir le plus proche — son corps. Leurs sentiments à toutes deux étaient si forts que le côté extérieur, le côté terrible de la mort était sans effet sur elles et qu'elles n'éprouvaient pas le besoin de raviver leur douleur. Elles ne pleuraient ni en sa présence ni loin de lui, mais jamais non plus ne parlaient de lui entre elles. Elles sentaient qu'elles ne pouvaient exprimer par des mots ce qu'elles comprenaient.

Elles le voyaient toutes deux s'abîmer de plus en plus profondément, lentement et tranquillement loin d'elles dans l'inconnu, et elles savaient qu'il devait en être ainsi et que c'était bien.

On le confessa, on le fit communier; tous vinrent lui dire adieu. Lorsqu'on lui amena son fils, il appuya ses lèvres sur sa joue et se détourna, non parce qu'il ressentait de la peine ou du regret (la princesse Maria et Natacha le comprenaient), mais seulement parce qu'il supposait que c'était tout ce qu'on attendait de lui; mais quand on lui dit de le bénir, il fit ce qu'on lui demandait et jeta un regard autour de lui comme pour savoir s'il devait faire autre chose encore.

Quand les dernières convulsions parcoururent le corps que l'esprit quittait, la princesse Maria et Natacha étaient là.

« C'est fini! » dit la princesse Maria alors que, depuis quelques minutes déjà, le corps était immobile et refroidissait devant elles. Natacha s'approcha, regarda les yeux morts et se hâta de les fermer. Elle les ferma et ne les baisa pas, mais posa ses lèvres sur ce qui était le plus proche souvenir de lui.

« Où est-il parti? Où est-il maintenant...? »

Lorsque le corps habillé et lavé reposa dans le cercueil sur la table, tous vinrent lui dire adieu et tous pleuraient.

Le petit Nicolas pleurait dans la douloureuse stupeur qui lui déchirait le cœur. La comtesse et Sonia pleuraient de pitié pour Natacha et parce qu'il n'était plus. Le vieux comte pleurait parce que bientôt, il le sentait, lui aussi aurait à franchir ce terrible pas.

Natacha et la princesse Maria pleuraient maintenant elles aussi, mais elles ne pleuraient pas à cause de leur chagrin personnel; elles pleuraient dans la pieuse ferveur qui avait saisi leur âme devant la conscience du simple et solennel mystère de la mort qui s'était accompli sous leurs yeux.

DEUXIÈME PARTIE

I

L'ENSEMBLE des causes d'un phénomène est inaccessible à l'esprit humain. Mais le besoin de rechercher ces causes est le propre de l'âme humaine. Et l'esprit humain, incapable de pénétrer l'infini et la complexité des conditions des phénomènes dont chacune prise isolément peut apparaître comme la cause, s'empare du premier rapport de causalité venu et le plus accessible, et dit : voici la cause. Dans les événements historiques (où l'objet d'observation consiste dans les actions des hommes), le rapport de causalité le plus primitif apparaît être la volonté des dieux, puis la volonté des hommes occupant la place la plus en vue de l'histoire, des héros historiques. Mais il suffit de pénétrer le fond de chaque événement historique, c'est-à-dire l'activité de la masse tout entière des hommes qui y ont pris part, pour se convaincre que la volonté du héros historique non seulement ne dirige pas cette activité mais est constamment dirigée elle-même. Il semblerait indifférent de comprendre le sens d'un événement historique de telle ou telle façon. Mais entre l'homme qui dit que les peuples d'Occident se sont dirigés vers l'Orient parce que Napoléon le voulait, et celui qui dit que cela est arrivé parce que cela devait arriver, la différence est la même qu'entre les hommes qui affirmaient que la terre est immobile et que les planètes tournent autour d'elle, et ceux qui disaient ne pas savoir à quoi tient la terre, mais assuraient qu'il existe des lois régissant son mouvement et celui des autres planètes. Il n'existe et il ne peut exister d'autres causes d'un événement historique que la cause des causes. Mais il est des lois qui régissent les événements, des lois en partie incon-
nues, en partie entrevues par nous. La découverte de ces

d'aucun secours ici, qu'entre ces cierges et ces messes d'une part et sa situation désespérée d'autre part, il n'y avait, il ne pouvait y avoir aucun rapport.

« Il ne faut pas se laisser abattre, songea-t-il. Il faudrait suivre les traces du cheval, car elles vont disparaître. Elles me guideront et je le rattraperai. Le tout est de ne pas se hâter ; autrement je m'éreinterai, et alors je suis perdu. » Mais bien qu'il eût résolu de marcher lentement, il se précipita en avant et se mit à courir, tombant sans cesse, se relevant et retombant de nouveau. Les traces n'étaient plus qu'à peine visibles, là surtout où la neige n'était pas profonde.

« Je vais périr, se dit Vassili Andréitch. Je perdrai les traces et ne pourrai rattraper le cheval. » Mais au même instant, levant les yeux, il aperçut une tache noire. C'était le *Bai*, et c'était aussi le traîneau, et les brancards avec le mouchoir. Le *Bai*, l'avaloir de travers, se tenait non plus à son ancienne place mais plus près des brancards, et secouait la tête, l'extrémité de la bride s'étant enroulée autour de sa jambe. Il se trouva que Vassili Andréitch était tombé dans ce même tas de neige dans lequel ils s'étaient effondrés auparavant avec Nikita, que le cheval l'avait ramené auprès du traîneau et qu'il l'avait abandonné ensuite à une cinquantaine de pas.

IX

PARVENU auprès du traîneau, Vassili Andréitch en empoigna le rebord et resta ainsi quelque temps debout, essayant de reprendre souffle et de se calmer. Nikita n'était plus à son ancienne place ; mais Vassili Andréitch aperçut dans le traîneau une sorte de tas, recouvert de neige, et il devina que c'était Nikita. La terreur de Vassili Andréitch s'était complètement dissipée, et s'il craignait encore quelque chose, c'était précisément le retour de cette peur atroce qui s'était emparée de lui lorsqu'il errait à cheval et surtout au moment où il se trouva seul, abandonné dans la neige. Il fallait par tous les moyens empêcher cette peur de renaître, et pour l'écarter, il était nécessaire d'agir, de s'occuper à quelque besogne. La première chose qu'il fit donc fut de se placer le dos au vent et de défaire sa pelisse. Ensuite, aussitôt qu'il eut repris souffle, il enleva ses bottes et les secoua afin de se débarrasser de la neige qui s'y était introduite ; il fit de même pour son gant gauche ; quant au gant droit, il était irrémédiablement perdu, enseveli déjà sous la neige. Puis il défait sa ceinture, la resserra et la renoua de nouveau très bas, comme il avait l'habitude de le faire lorsqu'il sortait de sa boutique pour examiner le blé que les paysans venaient lui vendre.

Lorsqu'il fut ainsi prêt à agir, la première besogne qui se présenta à lui fut de libérer la jambe du cheval. C'est ce que fit Vassili Andréitch ; puis il attacha de nouveau le *Bai* au devant du traîneau, au même endroit qu'auparavant, et voulut passer derrière le cheval pour remettre en place l'avaloir, la sellette et le balin ; mais au même moment il vit que quelque chose remuait dans le traîneau : la tête de Nikita se dressa de dessous la couche de neige qui le recouvrait. Avec un effort visible, Nikita, que le froid avait déjà saisi, se souleva, s'assit et se mit à agiter étrangement sa main devant son nez comme s'il chassait des mouches. Il agitait sa main et disait quelque chose. Vassili Andréitch comprit qu'il l'appelait ; abandonnant alors le balin dont il était en train de recouvrir le cheval, Vassili Andréitch s'approcha du traîneau.

« Qu'as-tu ? demanda-t-il à Nikita. Que dis-tu ?

— Voilà ! je... meurs, prononça avec difficulté, d'une voix saccadée, Nikita... Ce que tu me... dois, donne-le... au gars... ou à ma femme... N'importe...

— Quoi... tu es congelé ? demanda Vassili Andréitch.

— Je le sens... c'est la mort. Pardonne... au nom du Christ », dit Nikita d'une voix pleurante en continuant d'agiter ses mains devant son visage comme s'il chassait des mouches.

Vassili Andréitch resta quelques secondes immobile et silencieux, puis, brusquement, de ce même air décidé qu'il prenait pour frapper dans la main d'un client en concluant une affaire avantageuse, il recula d'un pas, releva les manches de sa pelisse et se mit à rejeter des deux mains la neige qui recouvrait Nikita et le traîneau. Ayant rejeté la neige, Vassili Andréitch défit sa pelisse et, poussant

Nikita au fond du traîneau, il s'étendit sur lui, le recouvrant ainsi de sa pelisse, de son corps brûlant. Ayant glissé les pans de la pelisse entre les parois du traîneau et Nikita, Vassili Andréitch, tout en les maintenant sous ses genoux, resta couché sur le ventre, la tête appuyé contre le devant du traîneau. Il n'entendait plus maintenant ni les mouvements du cheval ni les sifflements de la tempête, mais tendait seulement l'oreille au souffle de Nikita. Nikita demeura d'abord quelque temps immobile, puis il soupira et bougea légèrement.

« Voilà ce que c'est ! et toi, tu disais : je meurs. Reste bien tranquille, réchauffe-toi. Nous autres, c'est comme ça... »

Mais à son grand étonnement, Vassili Andréitch ne put continuer, car ses yeux se remplirent de larmes et sa mâchoire inférieure se mit à trembler convulsivement. Il cessa de parler, s'efforçant de ravalier ce qui lui montait à la gorge. « J'ai eu trop peur, songea-t-il, je suis trop affaibli. » Cependant, non seulement cette faiblesse ne lui était pas désagréable, mais elle lui faisait éprouver au contraire une joie singulière qu'il n'avait jamais encore connue.

« Nous autres, c'est comme ça... », se disait-il, se laissant aller à une sorte d'attendrissement solennel très particulier. Il resta ainsi étendu en silence assez longtemps, essuyant ses yeux à la fourrure de la pelisse et serrant de son genou droit le pan de cette pelisse que le vent s'efforçait de lui arracher.

Mais le désir de faire part à quelqu'un de sa joie s'empara de lui avec une force telle qu'il dit :

« Nikita !

— C'est bon, j'ai chaud, répondit la voix de Nikita de dessous Vassili Andréitch.

— Oui, frère, c'est comme ça. J'ai failli périr. Tu serais mort de froid, et moi aussi... »

Mais ses mâchoires se mirent de nouveau à trembler et ses yeux se remplirent encore de larmes. Il ne put continuer.

« Ce n'est rien, songea-t-il. Je sais bien ce que je sais. » Et il se tut. Il resta longtemps ainsi.

La tiédeur du corps de Nikita étendu sous lui et la pelisse qui recouvrait son dos le pénétraient de chaleur; cependant, les mains de Vassili Andréitch qui retenaient les pans de la pelisse, et ses pieds que le vent découvrait sans cesse, commençaient à se refroidir. Il avait surtout froid à la main droite, qui était nue. Mais il ne pensait ni à ses pieds, ni à ses mains. Il ne pensait qu'à réchauffer l'homme qui était couché sous lui.

Il jeta plusieurs fois un coup d'œil sur le cheval, et vit que le dos de la bête était découvert, le vent ayant jeté à bas le balin et l'avaloir. Il se dit qu'il aurait fallu se lever et recouvrir le cheval, mais il ne pouvait se résoudre à abandonner, ne fût-ce que pour un moment, Nikita et à troubler cette joie qui était en lui. Il n'éprouvait maintenant nulle terreur.

« Rien à craindre, il n'y échappera pas ! » se disait-il en songeant à la façon dont il réchauffait Nikita, avec le même sentiment de satisfaction qu'il éprouvait à vanter ses achats et ses ventes.

Une heure, puis deux, puis trois s'écoulèrent ainsi. Vassili Andréitch ne remarquait plus la marche du temps. Au commencement il revoyait en imagination la tempête, les brancards dressés, le cheval sous la douga; il songeait aussi à Nikita couché sous

lui. Ensuite, à ces images vinrent s'entremêler des souvenirs : il se rappela la fête du village, sa femme, l'officier de police, le tiroir de la caisse où il enfermait les cierges, et sous laquelle se trouva tout à coup étendu Nikita. Puis il vit des paysans qui achetaient et qui vendaient, des murs blancs, des maisons à toitures de fer et sous lesquelles il retrouvait de nouveau Nikita. Enfin, tout se confondit; une image absorba l'autre, et de même que les différentes couleurs de l'arc-en-ciel en se mélangeant donnent le blanc, toutes ses impressions en se confondant s'évanouirent, et il s'endormit.

Il dormit longtemps d'un sommeil sans visions. Mais vers le matin il eut un rêve. Il se vit à l'église, debout auprès du tiroir où il vendait les cierges. La femme de Tikhon lui achète un cerge de cinq kopecks pour l'allumer devant l'icône dont c'est la fête. Il veut prendre le cerge et le lui donner, mais ses mains qu'il tient serrées dans ses poches ne lui obéissent pas. Il veut faire le tour de la caisse, mais ses pieds n'avancent pas, et ses caoutchoucs tout neufs, bien brillants, sont collés au plancher; impossible de les soulever. Puis, brusquement, la table n'est plus une table, mais un lit; et Vassili Andréitch se voit couché sur le ventre sur ce lit, dans sa propre maison. Il est étendu sur son lit et ne peut se lever; or, il lui faut se lever, car l'officier de police, Ivan Matvéitch, doit venir le prendre pour aller ensemble conclure l'achat de la forêt, ou bien est-ce peut-être pour remettre en place l'avaloir du *Bai*? Et Vassili Andréitch demande à sa femme : « Eh bien, Nicolaïevna, il n'est pas encore venu? — Non, répond la femme, il n'est pas là. » Et il entend que quelqu'un s'approche du perron. C'est lui, probablement! Non, il passe

sans s'arrêter. « Eh bien, Nicolaïevna, il n'est pas encore là ? — Non. » Et lui, il est couché sur son lit et ne peut se lever, et il attend ; et cette attente est un peu craintive et joyeuse. Et soudain, la joie s'accomplit. Arrive celui que Vassili Andréitch attendait ; et ce n'est pas Ivan Matvéitch, l'officier de police, c'est un autre, et c'est précisément celui que Vassili Andréitch attendait. Il arrive et il l'appelle ; et celui qui l'appelle est celui-là même qui lui avait dit tantôt de s'étendre sur Nikita pour le réchauffer. Et Vassili Andréitch est tout joyeux que celui-là soit venu le chercher. « Je viens ! » s'écrie-t-il joyusement, et ce cri le réveille.

Il se réveille, mais il se réveille tout autre qu'il s'était endormi. Il veut se lever, et il en est incapable ; il veut remuer la main, impossible ; le pied, impossible aussi. Il veut remuer la tête — non plus. Cela l'étonne beaucoup, mais il n'en est nullement désolé. Et il se rappelle que Nikita est couché sous lui, qu'il a chaud et qu'il vit ; et il lui semble que lui, Vassili Andréitch, c'est Nikita et que Nikita, c'est lui, et que sa vie à lui n'est pas en lui mais en Nikita. Il écoute et il entend la respiration et même les légers ronflements de Nikita. « Nikita vit, c'est donc que je vis aussi », se dit-il avec une joie triomphale.

Et il se souvient de son argent, de sa boutique, de sa maison, des ventes et des achats et des millions des Mironov. Il lui est difficile de comprendre pourquoi cet homme qu'on appelait Vassili Brékhounov se préoccupait de toutes ces choses-là. « Oui, il ne savait pas de quoi il s'agissait, se disait-il en songeant à Vassili Brékhounov. Il ne le savait pas comme je le sais maintenant. Il n'y a plus d'erreur maintenant. *Maintenant je le sais.* » Et de

nouveau, il entend l'appel de celui qui l'avait interpellé tantôt. « Je viens, je viens ! » crie tout son être plein d'une allégresse attendrie. Et il sent qu'il est libre et que rien ne le retient plus.

Et Vassili Andréitch après cela ne vit, n'entendit, ne sentit plus rien dans ce monde.

La tempête continuait toujours. La neige dansait en tourbillons épais et recouvrait le corps de Vassili Andréitch, le *Bai* glacé qui tremblait de tous ses membres, le traîneau déjà plus qu'à moitié enseveli, et tout au fond du traîneau, sous son maître mort de froid, Nikita qui dormait, réchauffé.

X

VERS le matin, Nikita se réveilla. Il fut réveillé par une sensation de froid qui de nouveau l'avait saisi. Il avait vu en rêve qu'il conduisait au moulin une charrette chargée de blé, et qu'en traversant une rivière il s'était embourbé. Il se voit sous la charrette qu'il s'efforce de soulever en bombant le dos. Mais chose étrange ! La charrette ne bouge pas ; on la dirait collée à son dos, et il ne peut ni soulever la charrette, ni sortir de dessous elle. Elle lui écrase les reins. Dieu ! qu'elle est froide ! Il faut absolument qu'il se redresse. « Assez, donc ! dit-il à celui qui lui écrase les reins sous la charrette. Enlève les sacs ! » Mais la charrette est de plus en plus froide ; elle l'écrase. Et soudain, il sent des

choses étranges ; il se réveille complètement et se souvient de tout. La charrette glacée, c'est son maître mort qui est couché sur lui. Et les chocs qu'il a ressentis, c'est le *Bai* qui, par deux fois, de son sabot a heurté le traîneau.

« Andréitch ! Andréitch ! » interpelle prudemment Nikita qui pressent la vérité et bombe le dos.

Mais Andréitch ne répond pas, et son ventre et ses jambes sont aussi durs, aussi lourds et froids que des poids de fonte.

« Il doit être mort ! que Dieu soit avec lui ! » songe Nikita.

Il tourne la tête, fait un trou dans la neige avec sa main et ouvre les yeux. Il fait clair. Le vent continue à siffler dans les brancards, et la neige tombe toujours, avec cette différence qu'elle ne cingle plus les parois du traîneau, mais ensevelit silencieusement le traîneau et le cheval qui ne remue plus et dont on ne perçoit même plus la respiration. « Lui aussi doit être mort », se dit Nikita. Et en effet, c'était en faisant un suprême effort pour se tenir sur ses jambes que le *Bai*, complètement raidi par le froid, avait heurté le traîneau de ses sabots, réveillant ainsi Nikita.

« Seigneur ! Père céleste ! Moi aussi je vais être appelé auprès de Toi ! Que Ta sainte volonté soit faite ! C'est pénible, cependant. Mais on ne meurt pas deux fois. Pourvu que cela ne traîne pas ! »

Il rentre sa main, il ferme les yeux, il s'assoupit, bien persuadé que cette fois il va mourir pour tout de bon.

Ce fut le lendemain seulement, à l'heure du dîner, que les paysans déterrèrent Vassili Andréitch et Nikita à trente sagènes de distance de la route et à une demi-verste du village.

La neige avait complètement recouvert le traîneau, mais les brancards avec le mouchoir se voyaient encore. Le *Bai*, à mi-ventre dans la neige, l'avaloir et le balin de travers, se tenait debout, tout blanc, sa tête décharnée rentrée dans ses épaules ; ses naseaux étaient remplis de glace, ainsi que ses yeux, comme baignés de larmes gelées. Il avait à tel point maigri en une nuit qu'il ne lui restait plus que les os et la peau.

Le corps de Vassili Andréitch était aussi rigide qu'une pièce de viande congelée. Lorsqu'on souleva ce corps, il demeura les jambes largement écartelées, tel qu'il s'était étendu sur Nikita. Ses yeux d'épervier, ronds et saillants, étaient gelés et sa bouche, sous ses moustaches taillées en brosse, était bourrée de neige.

Nikita, lui, vivait encore, bien que son corps fût gelé par places. Lorsqu'on le réveilla, il s'imagina qu'il était déjà mort et que ce qui lui arrivait se passait dans l'autre monde. Quand il entendit les cris des paysans qui déblayaient le traîneau et soulevaient le corps de Vassili Andréitch, il fut tout étonné au premier instant qu'il y eût des corps dans l'autre monde et que l'on s'y disputât comme dans celui-ci ; mais quand il comprit qu'il était encore sur la terre, il en fut plutôt peiné que content, surtout quand il sentit que ses doigts de pied étaient gelés.

Nikita passa deux mois à l'hôpital. On lui enleva trois doigts ; les autres guérirent, et il put se remettre au travail. Il vécut encore vingt ans, travaillant d'abord comme valet de ferme ; plus tard, devenu vieux, il fut veilleur de nuit. Il est mort cette année seulement, chez lui, à la maison, ainsi qu'il le désirait, sous les icônes, un cierge allumé entre les

mains. Avant de mourir, il demanda pardon à sa vieille, il dit adieu à son garçon et à ses petits-enfants ; et il mourut sincèrement heureux de délivrer ainsi son fils et sa bru d'une bouche inutile et de quitter définitivement cette vie dont il avait assez, pour une autre vie qui, à mesure que les années s'écoulaient, lui apparaissait plus compréhensible, plus attirante.

Est-il mieux ou moins bien dans ce monde où il s'est réveillé après sa mort définitive ? A-t-il éprouvé une déception ou bien a-t-il trouvé là-bas précisément ce qu'il attendait et espérait ? Nous le saurons tous bientôt.

TROIS MORTS

RÉCIT

(1859)

Traduit par Bienstock

sa vie. Levine, revenu de son émoi et oubliant l'existence de Marie Nicolaïevna, consentit à l'accompagner.

Ce fut d'un pas léger et en montrant à son mari un visage courageux et aimant que Kitty pénétra dans la chambre de Nicolas. Après avoir refermé la porte sans le moindre bruit, elle s'approcha doucement du lit, se plaça de manière que le malade n'eût pas à détourner la tête, prit dans sa jeune main fraîche l'énorme main de son beau-frère, et se mit à lui parler avec ce don, propre aux femmes, de manifester une sympathie qui ne blesse point.

— Nous nous sommes rencontrés à Soden sans nous connaître, dit-elle. Vous ne vous doutiez guère que je deviendrais votre sœur.

— Vous ne m'auriez pas reconnu, n'est-ce pas? demanda-t-il. Son visage s'était éclairé d'un sourire en la voyant entrer.

— Oh! que si! Comme vous avez eu raison de nous appeler! Il ne se passait pas de jour que Kostia ne se souvînt de vous et ne s'inquiât d'être sans nouvelles.

L'animation de Nicolas dura peu. Kitty n'avait pas fini de parler que l'expression de reproche sévère du mourant pour celui qui se porte bien reparut sur ses traits.

— Je crains que vous ne soyez pas très bien ici, continua la jeune femme, se déroband, pour examiner la pièce, au regard fixé sur elle. Il faudra demander une autre chambre et nous rapprocher de lui, dit-elle à son mari.

XVIII

LEVINE ne pouvant rester calme en présence de son frère, les détails de l'affreuse situation du mourant échappaient à sa vue et à son attention troublées. La saleté, le désordre, la puanteur de la chambre le frappaient sans qu'il crût possible d'y remédier. Il prêtait l'oreille aux gémissements de Nicolas, mais l'idée ne lui venait pas de regarder comment ce dos, ces reins, ces jambes décharnées, tous ces pauvres membres reposaient sous la couverture, de leur faire prendre une position

moins douloureuse. La seule pensée de ces détails lui donnait le frisson, et le malade, devant cette conviction d'impuissance, s'en irritait. Aussi Levine ne faisait-il qu'entrer et sortir sous divers prétextes, malheureux auprès de son frère, plus malheureux encore loin de lui, et incapable de rester seul.

Kitty comprit les choses tout autrement: dès qu'elle fut près du malade, elle le prit en pitié, mais, loin de provoquer comme chez son mari le dégoût ou l'effroi, cette compassion la porta à s'informer de tout ce qui pouvait adoucir ce triste état. Convaincue qu'elle devait apporter quelque soulagement à son beau-frère, elle n'en mit pas en doute la possibilité. Les détails qui répugnaient à son mari furent précisément ceux qui retinrent son attention. Elle fit quérir un médecin, envoya à la pharmacie, occupa sa femme de chambre et Marie Nicolaïevna à balayer, épousseter, laver, leur prêta elle-même la main, haussa l'oreiller du malade, fit apporter et emporter différentes choses. Sans se préoccuper de ceux qu'elle rencontrait sur son chemin, elle allait et venait de sa chambre à celle du malade, apportant draps, serviettes, chemises, taies d'oreillers.

Le garçon, qui servait à la table d'hôte le dîner de messieurs les ingénieurs, répondit plusieurs fois d'assez mauvaise grâce à son appel, mais elle donnait ses ordres avec une si douce autorité qu'il les exécutait quand même. Levine n'approuvait pas ce mouvement: il le jugeait inutile et craignait qu'il n'irritât son frère; mais celui-ci restait calme bien qu'un peu confus et semblait suivre avec intérêt les gestes de la jeune femme. Lorsque Levine rentra de chez le médecin où Kitty l'avait envoyé, il vit en ouvrant la porte qu'on changeait le linge du malade. L'énorme dos aux épaules proéminentes, les côtes et les vertèbres saillantes se trouvaient découverts, tandis que Marie Nicolaïevna et le garçon s'embrouillaient dans les manches de la chemise et ne parvenaient pas à y faire entrer les longs bras décharnés de Nicolas. Kitty ferma vivement la porte sans regarder du côté de son beau-frère, mais celui-ci poussa un gémissement et elle se hâta d'approcher.

— Faites vite, dit-elle...

— N'approchez pas, murmura avec colère le malade, je m'arrangerai seul.

— Que dites-vous ? demanda Marie Nicolaïevna.

Mais Kitty, qui avait entendu, comprit qu'il avait honte de se montrer à elle dans cet état.

— Je ne regarde pas, dit-elle en l'aidant à introduire son bras dans la manche. Marie Nicolaïevna, passez de l'autre côté du lit et aidez-nous. Et toi, dit-elle à son mari, va vite dans ma chambre, tu trouveras un petit flacon dans la poche de côté de mon nécessaire, prends-le et apporte-le-moi ; pendant ce temps-là nous acheverons de ranger.

Quand Levine revint avec le flacon, le malade était de nouveau couché et tout, autour de lui, avait changé d'aspect. L'air, naguère vicié, exhalait maintenant une bonne odeur de vinaigre aromatisé qu'y avait répandu Kitty en soufflant dans un petit tube. La poussière avait disparu, un tapis s'étendait sous le lit ; sur un guéridon étaient rangés les fioles de médecine, une carafe, le linge nécessaire et la *broderie anglaise* de Kitty ; sur une autre table, près du lit, une bougie, des poudres, un verre d'eau. Le malade, lavé, peigné, étendu dans des draps propres et soutenu par plusieurs oreillers, était revêtu d'une chemise neuve dont le col blanc faisait ressortir l'extraordinaire maigreur de son cou. Une expression d'espérance se lisait dans ses yeux, qui ne quittaient pas Kitty.

Le médecin trouvé au club par Levine n'était pas celui qui avait mécontenté Nicolas. Il ausculta soigneusement le malade, hocha la tête, écrivit une ordonnance, et donna des explications détaillées sur les remèdes à prendre et la diète à observer. Il conseilla des œufs frais presque crus et de l'eau de Seltz avec du lait chaud à une certaine température. Quand il fut parti, le malade dit à son frère quelques mots dont celui-ci ne comprit que les derniers : « ta Katia » ; mais à son regard Levine devina qu'il faisait l'éloge de la jeune femme. Il appela ensuite Katia, comme il la nommait.

— Je me sens déjà beaucoup mieux, dit-il. Si je vous avais eue auprès de moi, il y a longtemps que je serais guéri. Ah ! que je me sens bien !

Il chercha à porter jusqu'à ses lèvres la main de sa belle-sœur, mais, craignant de lui déplaire, il se contenta de la caresser. Kitty serra affectueusement cette main entre les siennes.

— Tournez-moi du côté gauche maintenant et allez tous dormir, murmura-t-il.

Seule Kitty comprit ce qu'il disait, parce qu'elle pensait sans cesse à ce qui pouvait lui être utile.

— Tourne-le sur le côté gauche, c'est celui sur lequel il a coutume de dormir. Tourne-le toi-même, je ne suis pas assez forte et je ne voudrais pas charger le garçon de ce soin. Pouvez-vous le soulever ? demanda-t-elle à Marie Nicolaïevna.

— J'ai peur, répondit celle-ci.

Quelque terrifié qu'il fût de soulever ce corps effrayant sous sa couverture, Levine céda à la volonté de sa femme et, prenant cet air résolu qu'elle lui connaissait bien, passa ses bras autour du malade, en l'invitant à passer les siens autour de son cou ; l'étrange pesanteur de ces membres épuisés le frappa. Tandis qu'à grand-peine il changeait son frère de place, Kitty retourna et battit vivement l'oreiller, et remit de l'ordre dans la chevelure plutôt rare de Nicolas, dont quelques mèches s'étaient de nouveau collées aux tempes.

Nicolas retint une main de son frère dans la sienne et l'attira vers lui. Le cœur manqua à Levine quand il le sentit la porter à ses lèvres pour la baiser. Il le laissa faire cependant, puis, secoué par les sanglots, sortit de la chambre sans pouvoir proférer un mot.

XIX

« Il a révélé aux petits ce qu'il a caché aux sages et aux prudents ! » pensait Levine en s'entretenant ce soir-là avec sa femme.

Ce n'est pas qu'il se crût un sage en citant ainsi l'Évangile, mais d'une part force lui était de se reconnaître plus intelligent que sa femme et qu'Agathe Mikhaïlovna, et d'autre part il savait pertinemment que, s'il lui arrivait de songer à la mort, cette pensée le prenait tout entier. Ce mystère terrible, de grands esprits l'avaient sondé comme lui de toutes les forces de leur âme ; il avait lu leurs écrits, mais eux non plus n'en savaient pas aussi long sur ce chapitre que sa vieille bonne et sa Katia, comme l'appelait maintenant Levine,

suivant avec un plaisir manifeste l'exemple de Nicolas. Ces deux personnes, si dissemblables par ailleurs, offraient sous ce rapport une ressemblance parfaite. Toutes deux connaissaient sans éprouver le moindre doute le sens de la vie et de la mort et, bien que certainement incapables de répondre aux questions qui se posaient à l'esprit de Levine — incapables même de les comprendre — elles devaient s'expliquer de la même façon le problème de la destinée et partager leur croyance à ce sujet avec des millions d'êtres humains. Pour preuve de leur familiarité avec la mort, elles savaient approcher les mourants et ne les craignaient point, tandis que Levine et ceux qui pouvaient, comme lui, longuement discuter sur le thème de la mort, la redoutaient sans savoir pourquoi et ne se sentaient pas capables de secourir un moribond. Seul auprès de son frère, Constantin se fût contenté d'attendre sa fin avec épouvante. Il ne savait même pas où fixer ses regards, de quelle manière marcher, ni quelles paroles prononcer. Parler de choses indifférentes lui semblait blessant; parler de choses tristes, impossible; se taire ne valait pas mieux. « Si je le regarde, il va croire que je l'observe; si je ne le regarde pas, il croira que mes pensées sont ailleurs. Marcher sur la pointe des pieds l'agacera, et je me gêne de marcher librement. »

Kitty au contraire n'avait pas le temps de songer à elle-même; uniquement occupée de son malade, elle semblait avoir le sens très net de la conduite à tenir, et réussissait parfaitement dans tout ce qu'elle tentait. Elle racontait des détails sur son mariage, sur elle-même, lui souriait, le plaignait, le caressait, lui citait des cas de guérison. Son activité n'était d'ailleurs ni instinctive, ni irréfléchie; tout comme Agathe Mikhaïlovna elle se préoccupait d'une question plus haute que les soins physiques. En parlant du vieux serviteur qui venait de mourir, Agathe Mikhaïlovna avait dit: « Dieu merci, il a reçu le bon Dieu, les saintes huiles; Dieu donne à tous une fin pareille! » De son côté, malgré ses soucis de linge, de potions, de pansements, Kitty trouva moyen dès le premier jour de disposer son beau-frère à recevoir les sacrements.

Rentré dans son appartement à la fin de la soirée, Levine s'assit, la tête basse, ne sachant que faire, incapable de songer à souper, à s'installer, à rien prévoir,

hors d'état même de parler à sa femme, tant était grande sa confusion. Kitty au contraire se montrait plus active, plus animée que jamais. Elle fit apporter à souper, défit elle-même les malles, aida à dresser les lits, qu'elle n'oublia pas de saupoudrer de poudre insecticide. Elle avait l'excitation, la rapidité de conception qu'éprouvent certains hommes avant une bataille ou encore à une heure grave et décisive de leur vie, lorsque l'occasion se présente de montrer leur valeur.

Minuit n'avait pas sonné que tout était proprement rangé; ces deux chambres d'hôtel offraient l'aspect d'un appartement intime; près du lit de Kitty, sur une table couverte d'un napperon blanc, se dressait son miroir avec ses brosses et ses peignes. Levine trouvait impardonnable de manger, de dormir, même de parler, chacun de ses mouvements lui paraissait inconvenant. Kitty au contraire rangeait ses menus objets sans que son activité eût rien de blessant. Ils ne purent manger cependant et veillèrent tard, ne pouvant se résoudre à se coucher.

— Je suis bien contente de l'avoir décidé à recevoir demain l'extrême-onction, dit Kitty qui, vêtue d'une camisole de nuit, peignait devant son miroir de voyage ses cheveux parfumés. Je n'ai jamais vu administrer, mais maman m'a raconté qu'on disait des prières pour demander la guérison.

— Crois-tu une guérison possible? demanda Levine en considérant par derrière la petite tête ronde de Kitty, dont la raie disparaissait dès qu'elle ramenait le peigne en avant.

— J'ai questionné le médecin; il prétend qu'il ne peut vivre plus de trois jours; mais qu'en savent-ils? Je suis contente de l'avoir décidé, dit-elle en lorgnant son mari à travers sa chevelure. Tout peut arriver, ajouta-t-elle avec l'expression de malignité que prenait son visage quand elle parlait des choses saintes.

Jamais, depuis la conversation qu'ils avaient eue étant fiancés, ils ne s'étaient entretenus de questions religieuses, mais Kitty n'en continuait pas moins à prier, à suivre les offices avec la tranquille conviction de remplir un devoir. Malgré l'aveu que son mari s'était cru obligé de lui faire, elle le croyait aussi bon chrétien, peut-être même meilleur qu'elle: sans doute plaisantait-il en s'accusant du contraire, comme lorsqu'il la taquinait sur sa broderie

anglaise. « Les honnêtes gens font des reprises sur leurs trous, disait-il, mais toi, tu fais des trous par plaisir. »

— Oui, cette Marie Nicolaïevna n'avait rien su arranger de tout cela, dit Levine. Et... franchement je suis très heureux que tu sois venue... Tu es trop pure pour que...

Il lui prit la main sans oser la baiser (n'était-ce pas une profanation que ce baiser presque en face de la mort?), mais regardant ses yeux brillants, il la lui serra d'un air contrit.

— Tu aurais trop souffert tout seul, dit-elle, cependant que ses bras, qu'elle levait pour enrouler et attacher ses cheveux sur le sommet de la tête, cachaient ses joues rouges de satisfaction. Cette femme ne sait pas s'y prendre, tandis que moi j'ai appris bien des choses à Soden.

— Y a-t-il donc des malades comme lui là-bas?

— De plus malades encore.

— Tu ne saurais croire le chagrin que j'éprouve à ne plus le voir tel qu'il était dans sa jeunesse... C'était un si beau garçon! mais je ne le comprenais pas alors.

— Je te crois; je sens que nous « aurions été » amis, dit-elle, et elle se retourna, les larmes aux yeux, vers son mari, toute stupéfaite d'avoir parlé au passé.

— Vous l'« auriez été », répondit-il tristement; c'est un de ces hommes dont on peut dire avec raison qu'ils ne sont pas faits pour ce monde.

— En attendant, n'oublions pas que nous avons bien des journées de fatigue en perspective; il faut nous coucher, dit Kitty après un regard à sa montre minuscule¹.

XX

LA MORT

Le malade fut administré le lendemain. Pendant la cérémonie, Nicolas pria avec ferveur; une supplication passionnée se lisait dans ses grands yeux fixés sur l'image sainte qu'on avait placée sur une table à jeu recouverte d'une serviette de couleur. Levine fut effrayé de voir son frère entretenir cette espérance, le déchire-

ment de quitter une vie à laquelle il tenait ne devant être que plus cruel. Il savait d'ailleurs que Nicolas s'était affranchi de la religion non par désir de vivre plus librement mais sous la lente poussée des théories scientifiques modernes; dû uniquement à des espoirs insensés de guérison que Kitty avait rendus plus vivaces par ses récits de cures miraculeuses, son retour à la foi ne pouvait être que temporaire et intéressé. Sachant tout cela, Levine considérait avec angoisse ce visage transfiguré, cette main émaciée se soulevant à grand-peine jusqu'au front décharné pour faire un signe de croix, ces épaules saillantes et cette poitrine essoufflée qui ne pouvait plus contenir la vie qu'implorait le moribond. Pendant la cérémonie, Levine fit ce qu'il avait fait cent fois, tout incrédule qu'il était: « Guéris cet homme si tu existes, disait-il en s'adressant à Dieu, et tu nous sauveras tous deux. »

Après avoir reçu l'extrême-onction, le malade se sentit beaucoup mieux: pendant toute une heure il ne roussa pas une seule fois; il assurait, en souriant et en baisant la main de Kitty avec des larmes de reconnaissance, qu'il ne souffrait pas et sentait revenir ses forces et son appétit. Quand on lui apporta sa soupe, il se souleva de lui-même et demanda une côtelette. Bien que le simple aspect du malade démontrât l'impossibilité de la guérison, Levine et Kitty passèrent cette heure dans une agitation qui tenait de la joie et de la crainte.

« Il va mieux? — Oui, beaucoup mieux. — C'est étonnant. — Pourquoi cela? — Décidément il va mieux », se chuchotaient-ils en souriant.

L'illusion ne dura pas. Après un sommeil tranquille d'une demi-heure, une quinte de toux réveilla le malade; aussitôt les espérances s'évanouirent pour tous, à commencer par lui-même. Oubliant ce qu'il avait cru une heure plus tôt, honteux même de se le rappeler, il demanda qu'on lui fit respirer de l'iode. Levine lui tendit un flacon recouvert d'un papier perforé. Pour se faire confirmer les paroles du médecin qui attribuait à l'iode des vertus miraculeuses, Nicolas regarda son frère du même air extatique dont il avait contemplé l'image.

— Kitty n'est pas là? murmura-t-il de sa voix enrouée lorsque Levine eut, à contre-cœur, répété les paroles du

médecin. Non? alors je puis parler... J'ai joué la comédie pour elle, elle est si gentille! Mais entre nous ce n'est plus nécessaire. Voilà la seule chose en quoi j'ai foi, dit-il en serrant la fiole de ses mains osseuses.

Il se mit à aspirer l'iode avidement.

Vers huit heures du soir, pendant que Levine et sa femme prenaient le thé dans leur chambre, ils virent accourir Marie Nicolaïevna, essouffée, pâle, les lèvres tremblantes. « Il se meurt, balbutia-t-elle. J'ai peur qu'il ne passe tout de suite. »

Tous deux coururent chez Nicolas et le retrouvèrent assis sur son lit, appuyé sur le coude, la tête baissée et son long dos ploqué.

— Qu'éprouves-tu? demanda à voix basse Levine après un moment de silence.

— Je m'en vais, répondit Nicolas, tirant à grand-peine les mots de sa poitrine, mais les prononçant encore avec une netteté surprenante. Sans relever la tête il tourna les yeux du côté de son frère, dont il ne pouvait apercevoir le visage. — Katia, va-t'en! murmura-t-il encore.

Levine obligea doucement sa femme à sortir.

— Je m'en vais, répéta le moribond.

— Pourquoi t'imagines-tu cela? demanda Levine pour dire quelque chose.

— Parce que je m'en vais, répéta Nicolas, comme s'il eût pris ce mot en affection. C'est la fin.

Marie Nicolaïevna s'approcha de lui.

— Couchez-vous, vous serez mieux, dit-elle.

— Bientôt je serai couché tranquillement, mort, bougonna-t-il non sans ironie. Eh bien, couchez-moi si vous voulez.

Levine remit son frère sur le dos, s'assit auprès de lui et, respirant à peine, examina son visage. Le mourant avait les yeux fermés, mais les muscles de son front s'agitaient de temps à autre comme s'il eût profondément réfléchi. Malgré lui Levine chercha en vain à comprendre ce qui pouvait se passer dans l'esprit du moribond; ce visage sévère et le jeu des muscles au-dessus des sourcils laissaient entendre que son frère entrevoyait des mystères qui lui demeuraient inaccessibles.

— Oui... oui, proféra le mourant avec de longues pauses; attendez... c'est cela! dit-il soudain, comme si tout s'était éclairci pour lui. Ô Seigneur!

Il poussa un profond soupir. Marie Nicolaïevna lui tâta les pieds. « Il se refroidit », dit-elle à voix basse.

Le malade resta immobile un temps qui parut infiniment long à Levine, mais il vivait encore et soupirait par instants. Fatigué de la tension de son esprit, Levine ne se sentait plus à l'unisson du mourant et n'arrivait pas à comprendre ce que celui-ci avait voulu dire par : « c'est cela ! » Tout en n'ayant plus la force de penser à la mort, il se demandait ce qu'il allait avoir à faire : fermer les yeux de son frère, l'habiller, commander le cercueil? Chose étrange, il se sentait froid et indifférent; le seul sentiment qu'il éprouvât était plutôt de l'envie, Nicolas ayant désormais une certitude à laquelle lui, Constantin, ne pouvait prétendre. Longtemps, il resta près de lui, attendant la fin; elle ne venait pas. La porte s'ouvrit et Kitty parut; il se leva pour l'arrêter mais aussitôt le mourant s'agita.

— Ne t'en va pas, dit Nicolas en étendant la main.

Levine prit cette main dans la sienne et fit un geste mécontent à sa femme pour la renvoyer. Il attendit ainsi une demi-heure, une heure, puis une heure encore. Il ne songeait plus qu'à des choses indifférentes : que faisait Kitty? qui pouvait bien demeurer dans la chambre voisine? le médecin avait-il une maison à lui? Puis il eut faim et sommeil. Il dégagea doucement sa main pour toucher les pieds du mourant : ils étaient froids, mais Nicolas respirait toujours. Levine essaya de se lever et de sortir sur la pointe des pieds; le malade s'agita et répéta : « Ne t'en va pas... »

Le jour parut, et la situation restait la même. Levine abandonna, sans le regarder, la main du moribond, rentra dans sa chambre et s'endormit; à son réveil, au lieu d'apprendre la mort de son frère, on lui dit qu'il avait repris connaissance, s'était assis dans son lit, avait demandé à manger, qu'il ne parlait plus de la mort mais exprimait l'espoir de guérir, tout en se montrant plus sombre, plus irrité que jamais. Personne ne parvint à le calmer; il accusait tout le monde de ses souffrances, réclamait un célèbre médecin de Moscou et, à toutes les questions qu'on lui faisait sur son état, répondait qu'il souffrait d'une façon intolérable.

Comme les plaies s'avivaient et qu'il devenait difficile

de les panser, son irritation ne fit qu'augmenter; Kitty elle-même fut impuissante à l'adoucir et Levine s'aperçut qu'elle était à bout de forces, au moral comme au physique, bien qu'elle ne voulût pas en convenir. L'attendrissement causé l'autre nuit par les adieux de Nicolas à la vie avait cédé la place à d'autres sentiments. Tous savaient la fin inévitable, tous voyaient le malade mort à moitié, tous en étaient venus à souhaiter la fin aussi prompte que possible; ils n'en continuaient pas moins à donner des potions, à faire chercher le médecin et des remèdes; mais ils se mentaient à eux-mêmes et cette vile, cette sacrilège dissimulation était plus douloureuse à Levine qu'aux autres parce qu'il aimait Nicolas plus tendrement et que rien n'était plus contraire à sa nature que le manque de sincérité.

Levine, depuis longtemps poursuivi par le désir de réconcilier ses deux frères, fût-ce à l'article de la mort, avait prévenu Serge Ivanovitch; celui-ci répondit et Levine lut la lettre au malade: Serge ne pouvait venir, mais il demandait pardon à son frère en termes touchants.

Nicolas garda le silence.

— Que dois-je lui écrire? demanda Levine. J'espère que tu ne lui en veux pas?

— Non, pas du tout, répondit le malade d'un ton contrarié. Ecris-lui qu'il m'envoie le docteur.

Trois jours cruels passèrent encore; le mourant restait dans le même état. Tous les habitants de l'hôtel depuis le patron et les garçons jusqu'à Levine et Kitty, sans oublier le médecin et Marie Nicolaïevna, n'avaient plus qu'un désir, sa fin; le malade seul ne l'exprimait pas et continuait à demander le médecin de Moscou, à prendre des remèdes et à parler de rétablissement. Dans les rares minutes où l'opium le plongeait dans un demi-sommeil, il confessait pourtant ce qui pesait à son âme plus encore qu'à celle des autres: « Ah! si cela pouvait finir! »

Ces souffrances, toujours plus intenses, faisaient leur œuvre en le préparant à mourir; chaque mouvement était une douleur; pas un membre de ce pauvre corps qui ne causât une torture. Tout souvenir, toute pensée, toute impression répugnait au malade; la vue de ceux qui l'entouraient, leurs discours, tout lui faisait mal. Chacun le sentait, nul n'osait se mouvoir ou s'exprimer sans contrainte. La vie se concentra pour tous dans le senti-

ment des souffrances du moribond et dans le désir ardent de l'en voir délivré.

Il touchait à ce moment suprême où la mort devait lui paraître souhaitable comme un dernier bonheur. Toutes les sensations, comme la faim, la fatigue, la soif, qui jadis, après avoir été souffrance ou privation, lui causaient, une fois satisfaites par les fonctions du corps, une certaine jouissance, n'étaient plus que douleur; en conséquence il ne pouvait aspirer qu'à être débarrassé du principe même de ses maux, de son corps torturé; mais, comme il ne trouvait point de paroles pour exprimer ce désir, il continuait par habitude à réclamer ce qui le satisfaisait autrefois. « Couchez-moi sur l'autre côté », demandait-il, et, aussitôt couché, il voulait revenir à sa position première. « Donnez-moi du bouillon. Rempportez-le. Pourquoi vous taisez-vous? racontez-moi quelque chose. » Et sitôt qu'on ouvrait la bouche, il reprenait une expression de fatigue, d'indifférence et de dégoût.

Le dixième jour après son arrivée, Kitty tomba malade: elle éprouvait des maux de tête et de cœur et ne put se lever de la matinée. Le médecin déclara que c'était l'effet de la fatigue et des émotions; il prescrivit le calme et le repos. Elle se leva cependant après le dîner et se rendit, comme de coutume, chez le malade avec son ouvrage. Nicolas lui lança un regard sévère et sourit avec dédain quand elle lui dit qu'elle avait été souffrante. Toute la journée il ne cessa de se moucher et de gémir.

— Comment vous sentez-vous? lui demanda-t-elle.

— Plus mal, répondit-il; je souffre.

— Où souffrez-vous?

— Partout.

— Vous verrez que cela finira aujourd'hui, dit Marie Nicolaïevna à voix basse.

Levine la fit taire, craignant que son frère, dont l'ouïe était devenue très sensible, ne l'entendît. Il se tourna vers le mourant, qui avait bien entendu, mais sur lequel ces mots ne produisirent aucune impression, car son regard demeura grave et fixe.

— Qu'est-ce qui vous le fait croire? demanda Levine après avoir emmené Marie Nicolaïevna dans le corridor.

— Il se dépouille.

— Comment cela?

— Comme ça, dit-elle en tirant sur les plis de sa robe de laine.

Levine avait en effet remarqué que toute la journée le malade avait tiré ses couvertures comme s'il eût voulu s'en dépouiller.

Marie Nicolaïevna avait prédit juste. Vers le soir, le malade n'eut plus la force de soulever les bras, et son regard immobile prit une expression d'attention concentrée qui ne changea pas lorsque Kitty et son frère se penchèrent vers lui afin qu'il pût les voir. Kitty fit venir le prêtre pour dire les prières des agonisants.

Le malade ne donna d'abord aucun signe de vie; mais, vers la fin des prières, il poussa tout à coup un soupir, s'étendit et ouvrit les yeux. Quand il eut achevé ses oraisons, le prêtre posa la croix sur ce front glacé, l'enveloppa lentement dans son étole et, après quelques instants de silence, toucha des doigts l'énorme main exsangue du moribond.

— C'est fini, dit-il enfin, voulant s'éloigner.

Soudain les lèvres collées de Nicolas eurent un léger tressaillement, et du fond de sa poitrine sortirent ces paroles qui résonnèrent nettement dans le silence :

— Pas encore... bientôt.

Au bout d'une minute, le visage s'éclaircit, un sourire se dessina sous la moustache, et les femmes s'empresèrent de commencer la dernière toilette.

Devant ce spectacle, toute l'horreur de Levine pour la terrible énigme de la mort se réveilla avec la même intensité que pendant la nuit d'automne où son frère était venu le voir. Plus que jamais il se sentit incapable de sonder ce mystère. Mais cette fois la compagnie de sa femme l'empêcha de tomber dans le désespoir, car, malgré la présence de la mort, il éprouvait le besoin de vivre et d'aimer. L'amour seul le sauvait et devenait d'autant plus fort et plus pur qu'il était menacé.

À peine Levine eut-il vu s'accomplir ce mystère de mort qu'après de lui un autre mystère, également insondable, mais d'amour et de vie celui-là, s'accomplit à son tour; le médecin déclara que Kitty était enceinte, ainsi qu'il l'avait supposé dès l'abord.

XXI

Dès l'instant où Alexis Alexandrovitch eut compris, grâce à Betsy et à Stéphane Arcadiévitch, que tous, et Anna la première, attendaient de lui qu'il délivrât sa femme de sa présence, il se sentit complètement désorienté : incapable d'une décision personnelle, il remit son sort entre les mains de tiers trop heureux d'avoir à s'en mêler et consentit aveuglément à tout. Il ne revint à la réalité qu'après le départ d'Anna, lorsque l'Anglaise lui fit demander si elle devait prendre ses repas avec lui ou à part : alors, pour la première fois, son triste sort lui apparut dans toute son horreur.

Ce qui l'affligeait le plus, c'était de ne point apercevoir de lien logique entre le passé et le présent. Par passé il n'entendait pas l'heureuse époque où il vivait en bonne harmonie avec sa femme, époque que les souffrances endurées après la trahison lui avaient fait depuis longtemps oublier. Anna le quittant après l'aveu, son malheur n'eût pas été comparable à la situation sans issue dans laquelle il se débattait. Comment en effet l'attendrissement auquel il avait cédé, le pardon si généreusement accordé, l'affection témoignée à une femme coupable et à l'enfant d'un autre lui avaient-ils valu l'abandon, la solitude, les sarcasmes et le mépris général? Voilà la question qu'il se posait constamment sans y trouver la moindre réponse.

Les deux premiers jours qui suivirent le départ d'Anna, Alexis Alexandrovitch continua ses réceptions, assista aux séances de son comité et dîna chez lui comme d'habitude. Toutes les forces de sa volonté étaient instinctivement tendues vers un seul but : paraître calme et indifférent. Aux questions des domestiques s'informant des mesures à prendre pour l'appartement et les affaires d'Anna, il répondit, au prix d'efforts surhumains, de l'air d'un homme préparé aux événements et qui n'y voit rien d'extraordinaire. Il réussit ainsi à dissimuler quelque temps sa souffrance.

Le troisième jour, Kornéï lui apporta la facture d'un magasin de mode qu'Anna avait oublié de solder.

« Qu'est-ce que cela signifie?... Pourquoi?... Ce n'est pas possible!... Il ne se peut pas que la vie soit aussi laide, stupide!... Et, si elle l'est vraiment, à quoi bon mourir, à quoi bon mourir dans les affres?... Il y a là quelque chose qui ne va pas.

« Peut-être n'ai-je pas vécu comme je devais vivre? se demanda-t-il soudain... Allons donc, j'ai fait tout ce que j'avais à faire! » répliqua-t-il aussitôt, chassant l'unique, mais impossible solution du problème de la vie et de la mort.

« A présent, que veux-tu?... Vivre?... Vivre comment?... Comme tu vis à l'audience, quand l'huissier annonce : « Messieurs, la Cour! »... La cour... La cour... Ah! ah! la voilà! Les juges!... Mais je ne suis pas coupable! s'écria-t-il avec colère... Que vous ai-je fait?... »

Il s'arrêta de pleurer, tourna son visage contre le mur et se prit à méditer, toujours la même chose : pourquoi, pourquoi toute cette horreur?

Point de réponse. Et quand l'idée lui venait (oh! elle lui venait souvent) qu'il avait mal vécu, il se souvenait de la parfaite régularité de son existence et chassait promptement la singulière pensée.

CHAPITRE X

DEUX semaines s'écoulèrent encore. Ivan Illitch ne quittait plus son divan. Il ne voulait pas se mettre au lit et demeurait étendu sur le canapé. Seul, tout

seul, face au mur la plupart du temps, il souffrait les mêmes insolubles angoisses et méditait la même pensée sans issue :

« Qu'est-ce donc?... Serait-ce vraiment la mort?... »

Et la voix intérieure répondait :

« Oui, oui, c'est elle. »

« Mais pourquoi cette torture? »

Et la voix intérieure répliquait encore :

« Oh! comme cela. Pour rien. »

Là-dessus, la borne était atteinte, et il ne pouvait la franchir.

Depuis les premiers temps de sa maladie, depuis sa première visite au médecin, deux courants contraires se partageaient la vie d'Ivan Illitch et se succédaient : l'angoisse, l'attente d'une mort affreuse, inconcevable; l'espoir et l'examen curieux de l'activité de son organisme. Tour à tour, se dressaient devant lui le rein ou l'appendice récalcitrants, et la mort épouvantable dont rien ne pouvait le sauver.

Ces deux courants, dis-je, s'étaient succédé dès le début du mal. A mesure que la situation s'aggravait, les considérations rénales devenaient de plus en plus fantastiques et sujettes à caution, tandis que l'idée de la mort proche prenait corps.

Il lui suffisait de se rappeler ce qu'il était trois mois auparavant pour qu'aussitôt il se rendit compte qu'il avait régulièrement dévalé la pente et perdit tout espoir.

Tourné contre le mur, seul dans une grande ville, au milieu de parents et d'amis, seul comme on ne peut l'être ni dans les profondeurs sous-marines, ni en aucun point du globe, Ivan Illitch se transportait, par l'imagination, dans son passé. Les visions surgissaient l'une après l'autre. Cela prenait habituelle-

ment source dans l'actuel, remontait jusqu'à l'enfance et s'y arrêta.

Lui avait-on proposé de manger des pruneaux qu'il évoquait aussitôt ceux de son enfance, noirs et ridés, d'une saveur particulière, des pruneaux d'Agen qui vous remplissaient la bouche de salive quand il ne restait plus que le noyau. Ce souvenir en appelait d'autres : la nourrice, le frère, les jouets...

« Mieux vaut ne pas y penser... C'est trop douloureux ! » se disait Ivan Illitch, en se transportant d'un bond dans le présent.

Un bouton sur le divan, le maroquin ridé autour du bouton...

« Le maroquin coûte cher et ne dure pas... Nous nous sommes querellés, du reste, à ce propos... Tout comme l'autre fois, quand nous avons déchiré la serviette de maroquin du père... On nous a punis, et maman nous a apporté des gâteaux... »

Toujours la même obsession de l'enfance. Ivan Illitch avait mal, s'efforçait de chasser la vision, de penser à autre chose...

Mais aussitôt, l'autre courant se mettait en mouvement, parallèlement. Ivan Illitch songeait à sa maladie, à l'aggravation de son état. Plus il remontait loin en arrière, et plus il se découvrait vivant. Plus il y avait de bien dans sa vie, et plus elle était intense. Deux éléments qui se fondaient.

« Les souffrances empirent de même que la vie est allée de mal en pis », se disait-il.

Un point clair, en arrière, tout au loin, au début, une lueur qui s'est obscurcie de plus en plus rapidement.

« Une progression inversement proportionnelle au carré de la distance à la mort », résolut Ivan Illitch.

Et l'image de la pierre, lancée dans le vide et soumise aux lois de l'accélération, se grava dans son âme.

La vie n'était qu'une suite de souffrances croissantes, tendant irrésistiblement vers l'unique solution, la plus douloureuse.

« Je choisis dans le vide... »

Il tressaillait, se déplaçait, voulait se défendre, et se rendait compte qu'il fallait se soumettre. Alors, ses yeux, las de regarder mais incapables de ne pas voir, se fixaient sur le dossier du divan. Et il attendait. Il attendait la chute, le coup de grâce, l'anéantissement.

« Impossible de résister, songeait-il, mais si je pouvais seulement comprendre. Or, c'est interdit. J'aurais pu tout expliquer en disant que j'ai mal vécu. Et cela, je refuse de le reconnaître... »

En effet, n'avait-il pas mené une existence décente, régulière, comme il faut ?

« Oh ! non, je ne saurais admettre cela ! protestait-il en ébauchant un sourire, comme si quelqu'un l'avait pu voir et s'y laisser prendre... Il n'y a pas de pourquoi !... La souffrance, la mort... A quoi bon ?... »

CHAPITRE XI

DEUX semaines s'écoulèrent de la sorte.

Elles furent marqués par un événement conforme

aux vœux les plus chers d'Ivan Illitch et de Praskovia Fédorovna : Petristchev fit, à Lise, une demande en mariage selon les règles.

Cela se passa le soir. Le lendemain matin, entrant chez Ivan Illitch, Praskovia Fédorovna se demandait comment elle allait s'y prendre pour lui annoncer l'heureuse nouvelle, ne sachant pas encore que son état s'était subitement aggravé pendant la nuit. Le moribond était sur son divan, comme d'habitude, mais dans une autre position : il était couché à plat ventre, gémissait et fixait devant lui un regard immobile.

Praskovia Fédorovna essaya de lui parler de ses médecines. Il tourna les yeux de son côté, et elle se tut, tant il y avait de haine dans ce regard, et tout particulièrement envers elle.

« Au nom du Christ, laisse-moi mourir tranquille ! » dit-il.

Elle allait se retirer, quand Lise entra dans la pièce et salua son père. Il la considéra comme il avait considéré sa mère. La jeune fille s'étant informée de sa santé, il lui répliqua sèchement qu'il n'allait plus tarder à les débarrasser de sa présence. Les deux femmes se turent, attendirent un moment, puis s'éloignèrent.

« De quoi sommes-nous coupables ? demanda Lise à sa mère... Comme si tout était notre faute... Bien sûr, j'ai pitié de papa, mais à quoi bon nous faire souffrir ?... »

Le médecin arriva à l'heure accoutumée. A toutes ses questions, Ivan Illitch répondit par « oui » et par « non », sans le quitter d'un regard haineux. En fin de compte, il lui déclara :

« Puisque vous savez ne rien pouvoir pour moi, laissez-moi tranquille.

— Nous pouvons soulager la souffrance, se défendit le docteur.

— Oh ! non, même pas cela !... Laissez-moi tranquille ! »

Le médecin se retira dans le salon pour annoncer à Praskovia Fédorovna que les choses allaient très mal et qu'il ne fallait plus songer qu'à soulager la douleur physique (elle devait être atroce) en faisant prendre de l'opium au moribond.

Il ne se trompait pas en affirmant que la douleur physique était atroce, seulement le tourment moral était mille fois plus grave.

Cette nuit-là, en considérant le visage aux pommettes saillantes de Guérassime, bonasse et endormi, Ivan Illitch s'était dit :

« Et si vraiment toute ma vie, j'entends ma vie consciente, n'a pas été ce qu'elle aurait dû être ?... »

Pour la première fois, il avait conçu l'inconcevable et admis qu'en réalité sa vie pouvait être manquée.

Et il lui vint encore une idée : si toutes ses aspirations imprécises — oh ! terriblement imprécises et fugitives ! — si toutes ses aspirations et ses tentatives de s'opposer à ce que ses supérieurs considéraient comme la chose la meilleure et la plus raisonnable avaient été la seule vérité de sa vie, tout le reste n'étant que mensonge ?... Car son travail, l'organisation de son existence, sa famille, ses intérêts — tout cela pouvait « n'être pas ça ».

Il essaya de plaider sa propre cause et s'aperçut aussitôt combien elle était indéfendable... Du reste, il n'y avait pratiquement rien à défendre !

« Admettons qu'il en soit ainsi, songea-t-il, que je quitte la vie avec la conscience d'avoir gâché tout

ce qui m'a été donné... irréparablement gâché... et alors ?... »

Il se mit à plat ventre, examina son passé d'un autre point de vue. Le matin, quand il avait aperçu le laquais, sa femme, sa fille, le docteur, chacun de leurs gestes et chacune de leurs paroles lui avaient confirmé l'effrayante vérité, découverte pendant la nuit. Comme dans un miroir, il s'était vu en eux, avec toute sa vie, et s'était rendu compte que la réalité n'était qu'un monstrueux mensonge, destiné à cacher et la vie et la mort. Cette conviction aggravait ses souffrances physiques, les décuplait. Il gémissait, se débattait, arrachait ses vêtements, qui lui pesaient, l'étouffaient, lui semblait-il. Et, pour cette raison, il haïssait tout son entourage.

On lui fit prendre une forte dose d'opium ; il s'assoupit, mais, à l'heure du dîner, un nouvel accès le terrassa. Il chassait tous ceux qui l'approchaient, ne se trouvait point de place.

Sa femme vint lui dire :

« Jean, chéri, fais cela pour moi (pour elle)... Cela ne peut faire de mal, au contraire, quelquefois... Il n'y a pas de quoi se gendarmer, des gens bien portants, eux-mêmes... »

Il ouvrit tout grand les yeux.

« Quoi ?... Communier ?... Pour quoi faire ?... Non, je ne veux pas !... Et puis, tant qu'à faire... »

Elle fondit en larmes.

« Oui, oui !... Je vais faire chercher notre prêtre, il est si bon... »

— Parfait, parfait ! » murmura-t-il.

La confession adoucit son cœur et, pour un temps, dissipa ses doutes, soulagea sa souffrance, lui rendit de l'espoir. De nouveau, il se prit à penser à son appendice, à se dire que les choses pouvaient encore

s'arranger. Ivan Illitch communia, les yeux embués de larmes.

On le fit mettre au lit. Il se sentit mieux, beaucoup mieux, revint à la vie, songea à l'intervention chirurgicale qu'on lui avait proposé de tenter.

« Vivre, je veux vivre ! » se disait-il.

Sa femme vint le féliciter d'avoir communiqué, prononça les formules d'usage et ajouta :

« N'est-ce pas que tu te sens mieux ? »

Il souffla « oui ! », sans la regarder.

Ses vêtements, sa silhouette, l'expression de ses traits, le son de sa voix — tout cela lui avait crié à l'unisson :

« C'est faux, c'est faux ! Toute ton existence n'a été qu'un perpétuel mensonge, destiné à masquer les questions de vie et de mort ! »

A peine eut-il pensé cela que derechef une haine intense monta du fond de son cœur, entraînant à sa suite la souffrance physique et la conviction de la fin prochaine.

A présent, il éprouvait de singulières impressions : quelque chose lui vrillait le corps, le perçait de mille traits de feu, l'empêchant de respirer.

L'expression de son visage en murmurant ce « oui » était affreuse. Après avoir regardé sa femme droit dans les yeux, il s'était retourné avec une extraordinaire vigueur, peu compatible, semblait-il, avec son épuisement physique, avait enfoui sa tête dans l'oreiller et hurlé :

« Allez-vous-en !... Allez-vous-en !... Laissez-moi !... »

CHAPITRE XII

DEPUIS ce moment, et pendant trois jours, il ne cessa plus de crier, et ses hurlements, qu'on percevait à travers deux portes closes, étaient épouvantables. En répondant à sa femme, Ivan Illitch avait compris qu'il était perdu irrémédiablement, que la fin était là, imminente. Et cependant, ses doutes n'étaient point dissipés.

« A ! aa ! ah ! » criait-il sur tous les modes.

Il avait commencé par gémir « je ne veux pas ! » et continuait de traîner la lettre « a ».

Durant trois jours (le temps n'existait plus pour lui), Ivan Illitch se débattit dans le sac noir, où l'enfonçait une force inconnue, irrésistible.

Il se démenait comme le condamné à mort dans les bras du bourreau, sachant pertinemment que rien ne pouvait le sauver. Et, à tout instant, il sentait qu'en dépit de ses efforts, le terme épouvantable était de plus en plus proche. Il était effrayé qu'on l'introduisît dans le sac noir et plus encore de ne pas réussir à y pénétrer. Et c'était la conviction d'avoir bien vécu qui l'empêchait de le faire.

Son propre acquittement le rivait à la vie et le faisait souffrir.

Soudain, il ressentit un choc dans la poitrine, au flanc, sa respiration devint encore plus oppressée, il tomba dans le sac, la tête la première, et, tout au fond, crut apercevoir comme une lueur. Exacte-

ment comme en chemin de fer, lorsqu'on croit être assis dans la direction de la marche et qu'on se rend compte soudain de sa véritable position.

« Oui, oui, tout « n'était pas ça », mais peu importe, se dit-il. On peut encore arranger les choses, on peut faire que ce soit « ça »... Mais qu'est-ce donc ça ? »

Soudain, il se calma.

Cela se passait à la fin du troisième jour, deux heures avant sa mort.

En cet instant précis, le petit collégien se faufila dans la pièce, à pas de loup, et s'approcha du lit de son père. Le moribond hurlait comme un possédé et faisait de grands gestes. Sa main se posa par mégarde sur la tête du petit collégien. L'adolescent la porta à ses lèvres et fondit en larmes.

Ivan Illitch venait juste de choir dans le sac, de découvrir la petite lueur, de se rendre compte que sa vie avait été manquée, mais qu'on pouvait encore arranger les choses. Il s'était demandé : « Qu'est-ce donc ça ? » et s'était tu. Il avait senti qu'on lui baisait la main.

Ivan Illitch ouvrit les yeux et aperçut son fils. Il eut pitié de lui. Praskovia Féodorovna s'approcha du moribond. Il la regarda. La bouche grande ouverte, une larme immobile au bout du nez, une autre sur la joue, elle le considérait avec désespoir. Il eut pitié d'elle.

« Je les fais bien souffrir, songea-t-il... Ils ont pitié de moi, mais il vaut mieux pour eux que je m'en aille : ils seront plus heureux... »

Il voulut dire quelque chose, mais n'en eut point la force.

« Du reste, à quoi bon parler ? Il faut agir », décida-t-il.

Du regard, il désigna le fils à la mère et prononça :

« Emmène-le... pitié de lui... pitié de toi... »

Il voulut ajouter « pardon... », mais au lieu de cela, murmura « passons¹... », n'eut pas le courage de se reprendre et fit un geste vague de la main, sachant que quiconque était capable de comprendre le comprendrait.

Tout à coup, il sentit que ce qui le faisait souffrir et ne voulait pas s'en aller, se vidait de part et d'autre, de tous les côtés. Ivan Illitch avait pitié d'eux et souhaitait qu'ils ne souffrissent point. Se libérer soi-même et les délivrer.

« C'est si bon... et si simple », songea-t-il.

« Et la douleur ? », se demanda-t-il l'instant d'après. « Où est-elle ?... Holà, douleur, où est-elle ?... »

Il s'écouta.

« Ah ! ah ! la voici, elle est là... qu'importe ! »

« Et la mort, où est-elle ?... »

Il cherchait son épouvante passée devant la mort et ne la trouvait plus. Où était-elle, la mort ?... Et qu'était-elle ?

Plus de terreur, car il n'y a plus de mort.

Une grande lumière en guise de mort.

« C'est donc cela ! fit-il tout haut... Oh ! quelle joie... »

Cela s'était produit, l'espace d'un instant, et dès lors plus rien ne changea.

Pour l'entourage d'Ivan Illitch, l'agonie se prolongea encore deux heures. Quelque chose glougloutait dans sa poitrine, et son corps frissonnait. Ensuite, la respiration et les râles se firent de plus en plus rares.

1. En russe « prosti » ou « propousti ». M. à m. « pardonne » et « laisse-moi passer ».

« C'est fini ! » dit une voix au-dessus de lui.

Il entendit ces mots et les répéta dans son âme.

« Finie la mort ! songea-t-il... Elle n'existe plus ! »

Ivan Illitch aspira une bouffée d'air, s'arrêta à mi-souffle, étira ses membres et mourut.

25 mars 1886.